



MÉTÉODOLOGIE

Interculturel :
la décentration
en tant que posture professionnelle
Dany Crutzen

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente



C.D.G.Δ.I.

CDGAI

Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



C.D.G.A.I.

Interculturel 2

La décentration en tant que posture professionnelle

Auteure

Dany Crutzen

Concept et coordination

Marie-Anne Muyshondt - CDGAI

Collection Méthodologie - 2015

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe

Présidente du C.D.G.A.I.

Parc Scientifique du Sart Tilman

Rue Bois Saint-Jean, 9

B 4102 - Seraing - Belgique

Graphisme : Le Graphoscope

legraphoscope@gmail.com

Méthodologie

Les publications pédagogiques d'éducation permanente du CDGAI

La finalité de ces publications est de contribuer à construire des échanges de regards et de savoirs de tout type qui nous permettront collectivement d'élaborer une société plus humaine, plus «reliante» que celle qui domine actuellement. Fondée sur un système économique capitaliste qui encourage la concurrence de tous avec tous et sur une morale de la responsabilité, notre société fragilise les humains, fragmente leur psychisme et mutile de nombreuses dimensions d'eux-mêmes, les rendant plus vulnérables à toutes les formes de domination et oppression sociétales, institutionnelles, organisationnelles, groupales et interpersonnelles.

La collection Méthodologie

Cette collection aborde les pratiques professionnelles des animateurs et formateurs, prioritairement de l'éducation permanente. Elle vise à outiller la réflexion de tout acteur de l'éducation et ainsi, à soutenir sa créativité émancipatrice. Ces publications sont proposées comme des outils de réflexion sur et à travers sa pratique individuelle, associative ou institutionnelle, notamment via la (re)découverte des méthodes et principes d'action de militants et pédagogues qui ont marqué notre société.

Les enjeux de cette collection sont de permettre un ancrage conscient et éclairé des animateurs et formateurs dans les racines de leur profession, de les (re)situer en tant qu'héritiers de ces pédagogies et mouvements alternatifs, de favoriser la compréhension critique des pratiques actuelles afin de permettre d'élaborer au mieux le présent et le futur des secteurs sociaux, socioculturels, de la santé et de la formation.

INTENTIONS

◆ Dans la continuité du premier livret «**Interculturel : questionnements et balises**» (Crutzen, 2013), ce deuxième livret prolonge la réflexion sur la démarche interculturelle inspirée des travaux de M. Cohen Emerique.

L'auteure illustre le processus de décentration par une série d'exemples concrets mettant en scène le décodage culturel en tant qu'outil de communication et de résolution de problèmes.

Le propos est au service de nos pratiques quotidiennes : comment faire pour expliciter des implicites culturels en situation professionnelle ?

PUBLICS VISÉS

- ◆ Les animateurs, formateurs, coordinateurs, directeurs de l'associatif et des services publics
- ◆ Les enseignants, les CPMS
- ◆ Les intervenants GRH
- ◆ Les psychologues, psychiatres, médecins, infirmiers
- ◆ Toute personne intéressée par le sujet

MÉTÉOROLOGIE

SOMMAIRE

Introduction	
Comment transformer les implicites culturels en décodeurs du monde qui nous entoure ?	7
Quand le cerveau est pris entre deux cultures...	8
Les questions sont universelles ; les réponses sont culturelles	10
Où se nichent les implicites ? Petit florilège de décodages	13
En guise de conclusion	33
Bibliographie	37



МІСЦЕ ДОСЛІДЖЕНЬ



INTRODUCTION

COMMENT TRANSFORMER LES IMPLICITES CULTURELS EN DÉCODEURS DU MONDE QUI NOUS ENTOURE ?

Dans la continuité du carnet *Interculturel : questionnements et balises* (2013, Crutzen), cette réflexion prolonge une préoccupation générale qui traverse régulièrement nos débats autour de la question culturelle.

C'est qu'à notre corps défendant, l'histoire de notre civilisation a induit notre inconscient collectif à se méfier des rituels, des injonctions collectives et des dérives considérées comme tribales. Nos codes culturels dominants, très largement focalisés sur la communication verbale et les règles écrites explicites, sacralisent le livre et la procédure. Ce faisant, alors que de nombreuses recherches mettent en évidence l'importance du non verbal et de l'implicite dans la communication, ils nous privent de précieuses grilles de lecture utiles à notre compréhension du monde. À cet égard, les récentes avancées des neurosciences, notamment, ne font que confirmer la nécessité de remettre l'ouvrage sur le métier.

Le premier volet dessinait un cheminement dans la démarche interculturelle, en référence aux travaux de Margalit Cohen Émerique (1990, 2011). Ce deuxième volet propose d'illustrer **le processus de décentration**, évoqué précédemment, par quelques décodages d'implicites culturels à l'œuvre dans notre quotidien.

Les implicites culturels sont sources de dissonances dans les relations entre les individus et dans les chorégraphies de groupe. Lorsqu'ils touchent des zones sensibles, ils peuvent générer des malentendus, des inconforts et des tensions, voire des jugements de valeur catégoriques ou excluants. Mais ils sont aussi de belles opportunités de revisiter ensemble le terrain de nos schémas inconscients, de nos illusions d'évidence, de nos postures silencieuses : pour les apprivoiser, les relativiser, les transformer, et - pour quoi pas - en rire ensemble.

Des chorégraphies culturelles conditionnent profondément tant nos perceptions que nos expressions. Nous en faisons quotidiennement l'expérience et ressentons les effets d'une sorte d'injonction paradoxale : le sens commun ne cesse de poser des questions pragmatiques en termes de conditionnements culturels alors que nos fondements intellectuels s'y refusent. Craignant de cautionner des catalogues de stéréotypes, la pensée dominante s'interdit de faire des différences qui pourraient conduire à d'abusives généralisations.

Faisant confiance à notre capacité à nuancer le propos, ce carnet prend le parti de mettre en scène quelques exemples de décodages culturels glanés au fil de l'eau, tels des témoins de ce qu'ils peuvent servir à éclairer dans nos bricolages contemporains du vivre ensemble. Comme appel aussi à élargir nos perceptions et à enrichir les rencontres.

Les exemples ci-dessous ne constituent pas un catalogue ou un répertoire de décodages figés : ils se présentent comme un réservoir dans lequel puiser inspiration, comme une invitation aussi à en explorer d'autres.

QUAND LE CERVEAU EST PRIS ENTRE DEUX CULTURES...

La capacité à s'adapter est l'une des compétences humaines les plus fondamentales : une passionnante aventure à vivre et à observer. Elle est aussi une épreuve pour la plupart d'entre nous, particulièrement lorsqu'elle est subie - en exil forcé par exemple - plutôt que choisie.

Les avancées des neurosciences ces dernières années confirment à la fois l'extraordinaire plasticité neuronale de notre cerveau et l'importance des conditionnements culturels précoces.

«Le cerveau modifié culturellement est sujet au paradoxe..., qui peut nous rendre plus flexibles dans nos comportements, mais aussi plus rigides, ce qui pose un problème majeur quand on passe d'une culture à une autre dans un monde devenu multiculturel.

L'immigration est presque toujours une épreuve sans fin et un rude exercice pour le cerveau adulte. Le vécu inédit qu'elle impose demande que soit renouvelé le câblage de vastes régions du territoire cortical. C'est là un ' chantier ' beaucoup plus ardu que celui qui consiste simplement à engranger de nouvelles connaissances, parce que la nouvelle culture se trouve en compétition plastique avec des circuits neuronaux qui ont connu leur phase critique de croissance dans le pays natal de l'immigré. ... Pour la plupart des gens, le transfert de culture est un électrochoc.

Si les différences culturelles sont aussi difficiles à effacer, c'est parce que ce qu'on assimile en grandissant dans son pays natal devient une seconde nature. La culture de nos origines est aussi naturelle, en apparence, que la plupart des instincts que nous possédons à la naissance. Il en va ainsi des coutumes alimentaires, par exemple, ou encore des goûts musicaux, qui, bien qu'acquis au cours de notre développement, nous paraissent aussi héréditaires que nos traits physiques. Les modes de communication non verbale, la façon de se comporter dans une conversation, le rythme et le volume sonore de la parole, le délai d'attente respecté avant d'interrompre quelqu'un, tout cela ne nous paraît normal que parce que les données et interactions afférentes sont inscrites profondément dans notre cerveau. D'où le traumatisme éprouvé par ceux qui changent brusquement de culture et découvrent que ce qui allait de soi chez eux ne va plus du tout de soi dans le pays d'asile.» (Doidge, 2008, pp. 331-332)

«Dans l'enfance, notre cerveau est aisément façonné d'après les impressions qu'il reçoit du monde alentour. Les structures neuropsychologiques qui se développent alors incluent des images ou des représentations qui forment le socle neuronal de toutes nos perceptions, de toutes nos croyances, jusqu'aux idéologies les plus complexes. Comme il est de règle avec tous les phénomènes neuroplastiques, ce canevas cérébral tend à se renforcer avec la répétition, et il finit par s'auto-entretenir.

Au fur et à mesure que nous avançons en âge et que la plasticité décline, il nous est de plus en plus difficile de modifier nos réactions.» (Wexler, 2006, p. 14)

LES QUESTIONS SONT UNIVERSELLES ; LES RÉPONSES SONT CULTURELLES

Dans une société mondialisée, les comportements sont plus que jamais en mutation. Il est dès lors primordial d'éviter de les ériger en archétypes immuables.

Nos héritages culturels nous habitent de multiples manières, conditionnés par les chorégraphies qui nous entourent dans l'enfance, mais aussi influencés par nos expériences de vie, nos personnalités, nos conduites d'adaptation... Chacun(e) y fait en quelque sorte son marché et y exerce, à des degrés divers, son plus ou moins libre arbitre et ses facultés d'adaptation. Il serait cependant illusoire d'imaginer échapper à tout conditionnement : **les implicites culturels sont puissants et nous agissent la plupart du temps à notre insu.**

Nous serons attentifs à souligner les ancrages et les zones sensibles de nos conditionnements, en particulier ceux qui peuvent alimenter les malentendus, les dissonances, les perceptions d'étrangeté et les difficultés d'adaptation. Nous éviterons toutefois de figer nos observations, au risque de les transformer en catalogues de stéréotypes nuisibles. Dans la foulée, nous serons également attentifs à mettre en évidence la convergence des besoins humains et des questions existentielles qui motivent les constructions culturelles, selon la formule : **les besoins sont universels ; les modes d'emploi pour y répondre sont culturels.**

Contrairement au sens commun, nous éviterons en premier lieu de réduire la question culturelle à une origine nationale, ethnique ou géographique. S'il est indéniable que le fait de naître et grandir à Mogadiscio, à Toronto ou à Namur, a forcément un impact sur notre manière de regarder et de pratiquer le monde, notre culture est cependant incarnée dans un destin particulier. Elle s'apparente à un singulier patchwork d'influences diverses, avec et contre lesquelles les individus et les sociétés se (re-) construisent : éducation familiale, parcours scolaire, milieu social, genre, génération... impriment en nous des implicites de diverses natures.

Figurer ces conditionnements dans des catalogues ethniques n'aurait aucun sens, les ignorer ou les réduire à des détails anecdotiques nous priverait de clés essentielles de compréhension mutuelle.

Nous proposons dès lors d'aller à la pêche aux implicites dissimulés dans nos comportements quotidiens, soulignant qu'ils ne sont *a priori* pas faciles d'accès, qu'ils nous habitent souvent comme de fausses évidences à débusquer. Les exemples évoqués nous invitent à décentrer nos points de vue et à comprendre les histoires individuelles et collectives qui motivent nos positionnements réciproques.

Sur ce chemin, nous sommes invités à nous méfier des réflexes ataviques qui nous conditionnent à protéger nos territoires symboliques : il va falloir les contourner pour s'aventurer à **penser ailleurs**.

Il faudra aussi mettre en évidence qu'il y a des croyances, des savoirs, des préjugés, des éléments discutables et indiscutables dans toutes les cultures, à commencer par celle qui jouit du privilège – et du handicap – de la dominance. Pour être crédible, l'injonction du vivre ensemble -formule dans l'air du temps - ne peut se réduire à une exigence à sens unique.

Dans cette optique, l'interculturel n'est pas tant à rechercher dans des réponses ou des informations qu'il faudrait avoir *a priori*, mais bien plutôt dans une manière de poser les questions.

Et c'est ici que se joue l'art de débusquer les images-guides, les dissonances, les paradoxes, les zones d'ombre, les fausses évidences, mais aussi les raccourcis faciles, les généralisations abusives, les stéréotypes en tous genres.

Par exemple, il m'est souvent arrivé d'entendre des propos expliquant par la culture tel ou tel manque de respect ! Ce genre de glissement est typiquement ce qu'il nous faut à la fois entendre, déconstruire et repositionner. Personnellement, je n'ai jamais rencontré de culture qui prônerait l'irrespect comme principe éducatif !

Par contre, il m'est souvent arrivé d'observer comment le mode d'emploi du respect peut prendre des formes diverses et s'inscrire dans différentes chorégraphies - parfois dissonantes : et c'est là, bien sûr, que se trouve la question intéressante à explorer. D'autant que cette tendance à trop facilement expliquer l'autre par la culture s'accompagne de la tendance exactement inverse, à savoir une vraie difficulté à percevoir la dimension culturelle de nos propres évidences.

Stéréotypes et amalgames sont légion – par exemple le fait très fréquent d'attribuer à une religion en particulier les caractéristiques culturelles d'un substrat patriarcal traditionnel beaucoup plus largement répandu.

C'est la raison pour laquelle nous soulignons régulièrement une balise méthodologique importante : **chacun(e) est a priori le plus compétent et légitime pour mettre en récit sa propre culture** car le risque de stéréotype s'en trouve amoindri. Lorsqu'on parle de la culture de l'autre, le risque augmente et peut aisément générer un effet catalogue, désignant les attributs de telle ou telle appartenance supposée, assignant telle ou telle personne à résidence culturelle ou identitaire.

Dans le même temps, un excès de précaution peut nous réduire au silence, nous empêcher d'explorer les indices utiles, appauvrir nos questionnements.

Alors comment pratiquer le décodage culturel sans tomber dans les travers de la généralisation ?

Peut-être en quittant le terrain confortable et familier du débat des idées et des valeurs déclarées, pour s'aventurer sur celui des positionnements implicites, des images-guides de l'enfance, des chorégraphies et autres rituels installés en nous par les territoires symboliques que nous avons traversés.

Dans la foulée, nous proposons ci-après quelques exemples vécus qui, sous réserve de notre esprit critique, concrétisent la démarche et nous invitent à remonter progressivement des réponses, souvent culturelles, vers les questions, la plupart du temps universelles...

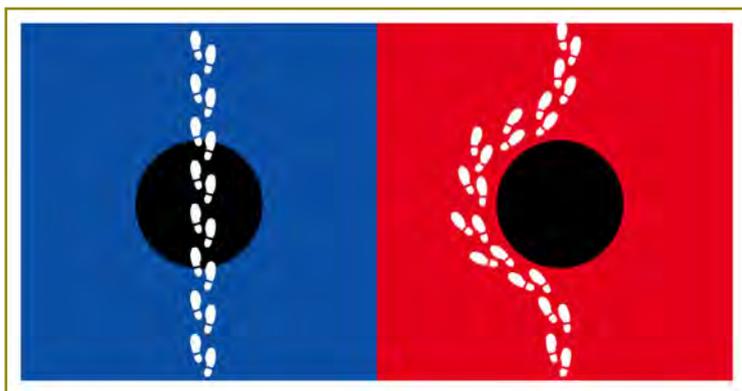
OÙ SE NICHENT LES IMPLICITES ? PETIT FLORILÈGE DE DÉCODAGES

Les exemples ci-dessous s'appuient sur le décodage de ce que Margalit Cohen Émerique appelle des **IMAGES-GUIDES** (Crutzen, 2013).

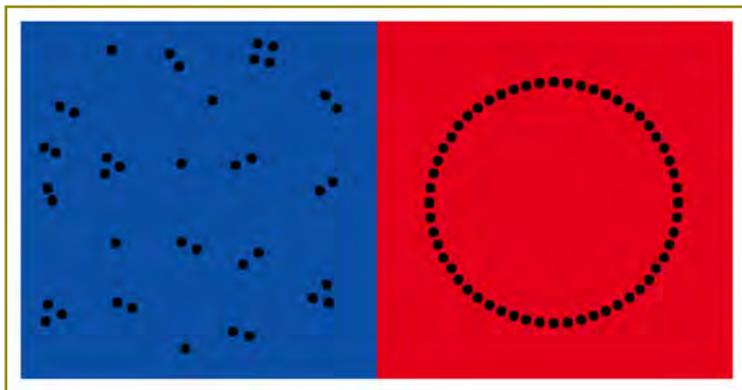
Pour amorcer le propos, quelques dessins ne valent-ils pas mieux qu'un long discours ?

Yang Liu est une artiste née en Chine et vivant en Allemagne depuis d'âge de quatorze ans. Elle a conçu une série d'illustrations graphiques qui matérialisent sa perception des conditionnements culturels chinois (en rouge) et allemand (en bleu), mettant remarquablement en lumière le type d'implicites que nous recherchons. En voici quelques-uns :

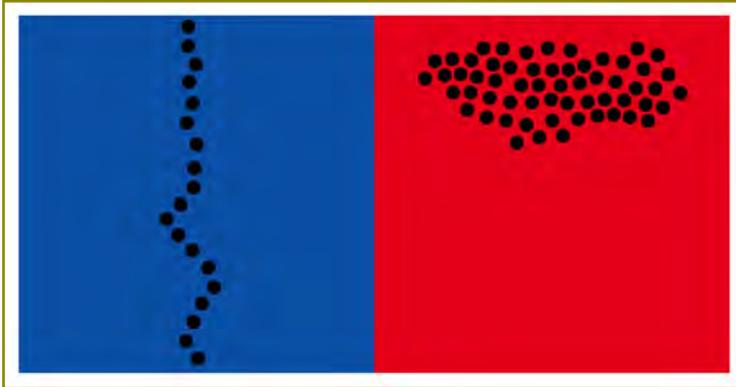
Résolution de problème...



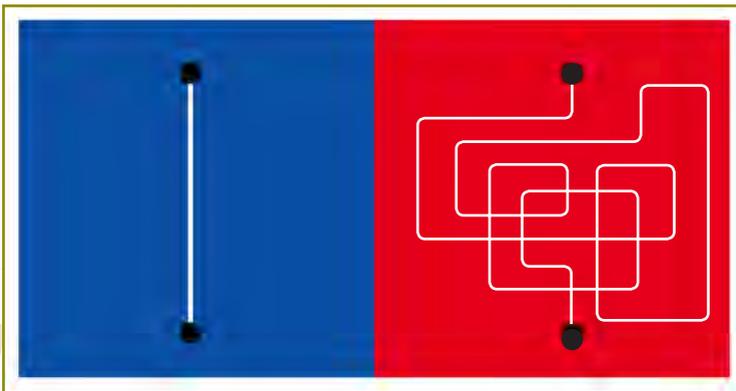
Dans une fête...



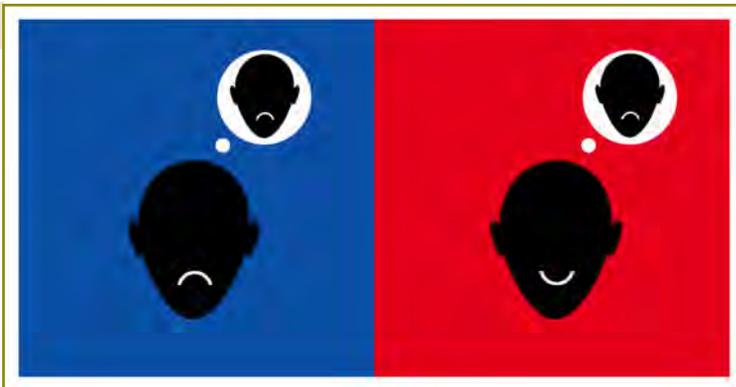
Faire la file...



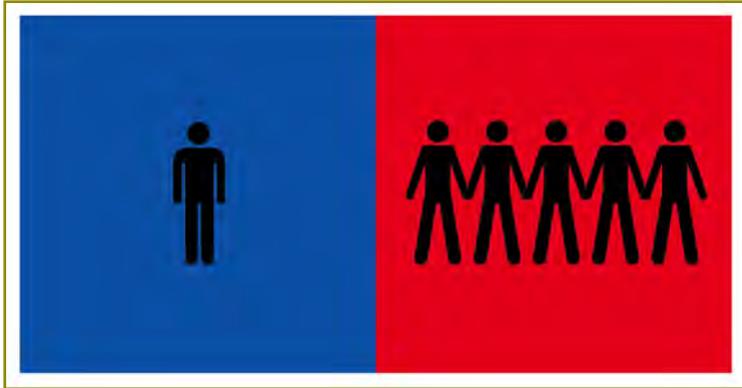
Expression de soi...



Colère...



Style de vie...



Mais encore...

CRIBLE PHONOLOGIQUE ET SONORITÉS

«Patricia Kuhl, de l'Université de l'État de Washington, à Seattle, a étudié le rythme électrique cérébral des nouveau-nés et montré qu'ils sont capables de percevoir n'importe quelle inflexion sonore dans la totalité des langues parlées par l'espèce humaine. Mais une fois passée la période critique de développement du cortex auditif, un bébé élevé au sein d'une seule et même culture perd cette capacité sonore discriminative et beaucoup de ses neurones dépérissent, faute d'être utilisés. L'aire cérébrale du langage est bientôt dominée par la langue parlée autour de lui et le cerveau de l'enfant se spécialise, tout en restant capable de filtrer des milliers de sons, mais seulement dans un même répertoire phonétique. Une petite Japonaise de six mois peut faire la distinction entre les sons anglais r et l aussi bien qu'une Américaine du même âge. Mais, à un an, elle n'y arrive plus. Si cette petite fille devait émigrer, elle aurait des difficultés à entendre et à reproduire correctement de nouvelles sonorités linguistiques.» (Doidge, 2008, p. 331)

La langue française se parle très en avant dans la bouche et se prononce de manière relativement monocorde comparée à d'autres langues. Lorsqu'un locuteur parle français en conservant des accents gutturaux (allemand ou arabe par exemple), il risque d'être perçu comme agressif.

Iranien et Hongrois sont perçus comme «pleurnichards» par une oreille occidentale. Les voix slaves semblent «traînantes» et nasillardes. Tandis que le «Bonjour !», prononcé à la façon russophone, suscite l'étonnement : «Il est fâché ou quoi ?».

Les langues bantoues impliquent un volume sonore ressenti comme trop élevé, voire tapageur, par la plupart des francophones. Parler fort est considéré comme une marque d'irrespect ou d'agressivité.

Un jeune locuteur kinyarwanda que le formateur félicite de parvenir enfin à distinguer le «l» du «r» témoigne, un peu gêné, qu'il a dû surmonter sa honte d'ouvrir la bouche pour prononcer le «r»...

GESTUELLE

Certaines langues, comme l'italien, sont notoirement associées à une gestuelle démonstrative.

Un Grec ou un Turc parlant français peuvent hocher la tête de droite à gauche pour signifier «Qu'est-ce qui se passe ?» ou encore hocher la tête de bas en haut pour signifier le refus, la négation.

Des Japonais dans une classe de langue se touchent le nez pour demander si c'est bien à eux qu'on s'adresse.

On notera que nous utilisons des gestes de cadence sans nous en rendre compte, même au téléphone.

Quand on demande à Choi s'il a compris, il sourit et hoche la tête. L'enseignant est content et considère sa mission accomplie. Pourtant, Choi n'a rien capté. Son sourire ne signe aucunement sa compréhension, il indique une sorte d'*accusé de réception* qui dit «oui, je vous écoute et je reste bien dans une relation respectueuse avec vous». L'enseignant est branché sur le contenu du message, Choi est branché sur la relation...

Beaucoup d'Américains comptent sur leurs doigts en commençant par l'auriculaire et s'arrêtent à quatre car le pouce n'est pas considéré comme un doigt (*four fingers and a thumb*).

Au Bangladesh, on compte jusqu'à vingt en touchant chaque phalange ainsi que le sommet du doigt, et on termine en joignant pouce et auriculaire. Au Maghreb, on compte généralement en repliant un à un les doigts, en commençant par l'auriculaire... Dans toutes les sociétés, il existe un système numérique, la plupart du temps avec une base cinq, dix ou vingt, ou une combinaison de ces bases (qu'on retrouve par exemple en français dans «quatre-vingt-dix»). Cette pratique vient de notre anatomie et de la facilité à compter sur nos doigts. En Papouasie-Nouvelle-Guinée, les Yupno commencent à compter par le petit doigt de la main gauche et utilisent des termes numériques distincts pour un, deux et trois, puis on dit «deux et deux», et «pouce», ou «une main». On continue de même sur la deuxième main, puis sur les pieds, pour arriver à «deux mains et deux pieds» (vingt). Il s'agit d'un système communément utilisé sur les côtes du pays. Mais les hommes Yupno âgés continuent à compter au-delà de vingt sur d'autres parties du corps, sans utiliser de chiffres, mais le nom des parties du corps comme les narines et le nez, pour aboutir au pénis (trente-trois) en disant «un homme complet» (Dasen, 1990, 94, 2006, pp. 121-138).

REGARD

La caissière du supermarché stresse parce qu'elle est débordée. Elle est centrée sur la tâche et ne regarde pas les clients en attente dans la file. Si ma chorégraphie culturelle privilégie la relation plutôt que la tâche, je peux interpréter qu'elle me manque de respect, que je la dérange...

Dans les cultures germaniques, il est généralement de mauvais aloi de dévisager les gens en public ou de les fixer du regard : si les regards se croisent, on baisse ou détourne les yeux. D'autres cultures considèrent tout à fait normal de s'observer réciproquement en public. D'autres encore pratiquent une confrontation du regard très codée, au cours de laquelle chacun marque en quelque sorte son territoire (ni trop-ni trop peu) : ne pas le faire serait perçu comme une attitude fuyante ou coupable. La confrontation entre des regards différents est une cause fréquente de malentendu, de malaise, voire de conflit. «Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux ma photo ou quoi ?».

La plupart des modes d'emploi culturels dans le monde prescrivent de baisser les yeux face à une autorité. Pourtant, dans notre système éducatif dominant, on interprète volontiers comme sournois ou fuyant un enfant qui détourne le regard quand on le réprimande. «Regarde-moi dans les yeux quand je te parle !» L'injonction est d'autant plus subtile qu'il s'agit bien de regarder dans les yeux, mais pas trop... au risque de se voir interprété comme arrogant ou défiant.

Le regard est également subtilement ponctué pour soutenir une conversation. Si le regard n'est pas conforme à la chorégraphie attendue, il va générer un malaise, par exemple : «Tu ne m'écoutes plus ! Qu'est-ce qu'il y a ? Je parle au mur ou quoi ?»

SALUTATION ET PRISE DE CONTACT

Qui salue le premier ? Est-ce qu'on se regarde ? Est-ce qu'on se touche ou non ? Poignée de main, bise, embrassade, hochement de tête... ? La langue tirée des Tibétains en guise d'accueil surprend les touristes non avertis. Le nez-à-nez des Inuits semble tellement gênant pour le voyageur. Que dire de l'étreinte d'ours des Moscovites face au *namaste* indien ou népalais... ? Quoi de plus évident que de se saluer ? Pourtant, il n'est pas rare que la dissonance chorégraphique se déclenche dès le premier contact. «Ils se prennent pour qui ceux-là ?» Il faut alors remonter au sens de ce rituel omniprésent dans les groupes humains. Pourquoi se salue-t-on ?

D'un point de vue rituel, essentiellement pour signifier qu'on vient en paix et qu'on ne représente pas une menace pour le territoire. Cette expression est surtout non verbale (on serre la main en présentant la droite bien ouverte pour indiquer qu'elle ne porte pas d'arme, on met la main sur le cœur pour la même raison en soulignant sa sincérité, on s'incline pour mettre en évidence qu'on va respecter la hiérarchie du territoire...), parfois complétée par une formule verbale explicite («la paix soit sur vous»...). Si les chorégraphies sont très éloignées les unes des autres, il va falloir se mettre d'accord sur la meilleure manière de passer ce message : «de quoi avons-nous besoin pour nous sentir en sécurité ?».

En Occident, une bonne et ferme poignée de main est la plupart du temps porteuse d'un message de vigueur et de confiance.

En Orient, au contraire, c'est très impoli, voire interprété comme un acte d'hostilité. Dans la tradition arabe par exemple, on n'utilise sa force et son énergie que contre ses ennemis : serrer ou secouer la main de façon trop énergique donnera le sentiment d'être traité en adversaire.

A maintes reprises, j'ai reçu des témoignages de personnes primo-arrivantes qui exprimaient leur malaise face à la chorégraphie dominante de la prise de contact dans l'espace public en Wallonie. « Ici, les gens ne te regardent pas. Même quand on est dans un groupe, ils ne parlent qu'aux personnes qu'ils connaissent. Toi tu n'existes pas, on ne te salue pas ! Il y en a même qui sursautent quand on les salue. » « Tu sais, c'est incroyable, on est là en groupe dans la cour de récréation, puis tout à coup, tout le monde s'en va, et tu restes là tout seul comme un con... ».

ÉMOTION

La mélancolie a disparu de notre vocabulaire, de même que l'acédie, sorte de mal de l'âme qui affectait les ermites du temps jadis.

L'*amae*, état émotionnel culturellement reconnu et valorisé au Japon, se caractérise par la volonté de se mettre sous la dépendance d'un autre, c'est en quelque sorte le besoin d'être aimé qu'on ressent par exemple dans la relation de maternage. Dans notre société, le mode d'emploi de la colère a subi de profondes modifications entre le 17^e et le 18^e siècle, à partir du moment où elle ne peut plus s'exprimer sans restriction dans le cadre familial (Despret, 1999).

La colère n'existe tout simplement pas dans certaines cultures, comme celle des Tahitiens ou encore des Esquimaux Utku. Les Utkus peuvent parfaitement l'identifier, parce qu'ils ont de fréquents contacts avec les Américains. C'est d'ailleurs à partir de cette expérience qu'ils désignent les Occidentaux à peau blanche – les *kaplunas*, des « gens désagréables et versatiles, qui se mettent en colère pour un rien ».

Mais on ne verra jamais un Esquimau Utku se mettre en colère. Quand on interroge un Ougandais sur ce qu'il exprime quand il est en colère, il répond qu'il pleure et qu'il s'éloigne des autres. Quand on montre un visage en colère à un Néo-Mélanésien, il l'interprète comme de la tristesse. (Despret, 1999)

Inversement, certaines cultures autorisent une expression très directe de la colère, avec moult gestuelles et vociférations. Songeons aux disputes épiques entre dames kinoises, dont la mise en scène est publique et dont les témoins se gardent bien de vouloir interrompre le ballet tant qu'il n'est pas à maturité. Une jeune Kinoise témoigne de son dépit à l'issue d'un cercle de parole instauré dans son groupe de formation namurois. «Je ne voulais pas m'exprimer, tu sais, mais ils ont insisté. Ils ont dit que je dois m'exprimer. Alors tu comprends, j'ai dit ce qui n'allait pas. Puis ils ont dit que j'étais violente et que je ne pouvais pas parler comme ça... Qu'est-ce qu'ils veulent à la fin ?»

Les partis pris de nos modèles psychothérapeutiques nous empêchent parfois de voir la violence que nous exerçons sur les autres, par exemple sur des personnes d'autres univers culturels ayant été victimes de tortures : le paradigme occidental dominant largement fondé sur la toute-puissance des affects, peut devenir très problématique face à de tels traumatismes ; il peut notamment aboutir à répéter la violence de l'intrusion, donc de la torture. A chaque évocation par la parole ou le ressenti, le trauma non seulement ne guérit pas, mais au contraire reprend corps, aggravé par la distance culturelle qui transgresse également d'autres prescrits tels que la pudeur, le rapport au corps ou à la parole.

L'émotion peut aussi devenir normative. Dans ce que Vinciane Despret appelle la psychologisation de l'homme occidental, les *alexithymiques*¹ vont être considérés comme des illettrés de la symbolisation. La norme exige d'être capable d'exprimer ses émotions dans des formes socialement codées. Le silence devient suspect, signe de résistance (Despret, 1999).

1 L'alexithymie (du grec α préfixe privatif, *lexis* signifiant «mot» et *thymos* signifiant «humeur») désigne les difficultés dans l'expression verbale des émotions communément observées parmi les patients présentant des symptômes psychosomatiques.

Je songe également à ces M.E.N.A. (Mineur étranger non accompagné) venus de zones en guerre, que des collègues bienveillants ont fini par convaincre, malgré leur réticence à «être pris pour un fou», de la nécessité de voir un psychologue ou un thérapeute, et qui reviennent après une ou deux séances pour décliner l'offre. Certains finissent par esquisser un début d'explication : «Non mais c'est quoi ce truc ? Il est bizarre ce type... Tu sais ce qu'il m'a demandé ? Il a dit : qu'est-ce que je peux faire pour vous ? C'est dingue ça, c'est lui le médecin. S'il ne sait pas ce qu'il peut faire pour moi, qu'est-ce que je viens faire là ?»

PUDEUR

Le corps, territoire intime par excellence, se voile et se dévoile selon les circonstances. La mode a une grande influence sur les mœurs vestimentaires mais d'autres éléments culturels sont en jeu et touchent facilement les *zones sensibles*. Le (dé-)voilement du corps touche une zone sensible collective dans une société marquée par de hautes luttes pour un statut égalitaire entre les hommes et les femmes. À l'inverse, des modèles culturels attachés à des comportements sexués peuvent se sentir menacés par l'estompement des normes et des consignes de protection du corps.

Comme évoqué plus haut, l'expression des émotions est très connotée culturellement. Plusieurs modes d'emploi pédagogiques ou culturels dominants posent comme une évidence les bénéfices de l'expression émotionnelle : il faut apprendre à extérioriser ses émotions, la parole guérit, les hommes devraient apprendre à pleurer... Ces croyances sont loin d'être universelles. Dans beaucoup de milieux populaires, on moquera volontiers les *navets* qui pleurnichent et on se méfiera de tous ces psys qui veulent s'immiscer dans ce qui est considéré comme intime.

Dans d'autres cultures, dites *de pudeur*, on partage volontiers avec les autres les émotions positives telles que la joie, l'hilarité... Il est par contre prescrit d'éviter de polluer la collectivité avec ses émotions négatives : on les garde pour soi.

Cette pudeur émotionnelle est une valeur très importante dont la transgression génère un véritable malaise : «Pourquoi ils nous demandent tout le temps si ça va ? Ils voient bien que ça ne va pas, alors pourquoi ils m'agressent ? En plus, quand on finit par leur dire que ça ne va pas, ça ne leur va pas...»

En effet, dans une culture de pudeur, on apprend à se replier à l'intérieur de soi pour signifier aux autres qu'on n'est pas bien et qu'on ne souhaite pas communiquer : tout le monde perçoit les signaux émis et respecte le territoire ainsi délimité. L'expression de la douleur en société serait perçue comme impudique. Dans notre culture dominante, il serait par contre indélicat de ne pas se préoccuper de quelqu'un qui se retire en soi tout en restant physiquement présent : celui qui veut s'isoler est censé se retirer dans un espace privé ; s'il reste dans le groupe, c'est qu'il émet un message qui appelle une interaction. On va donc aller au contact et, à contre sens, demander si ça va...

Mais la réponse attendue à cette question rituelle est elle-même codée : la plupart du temps, la réponse se résume à «ça va» ou «pas très bien aujourd'hui», mais il ne s'agit pas de commencer à raconter sa vie... J'ai vu à plusieurs reprises de jeunes primo-arrivants développer une véritable phobie scolaire en lien avec cette dissonance chorégraphique qu'ils ressentaient comme insupportable. A l'inverse, éducateurs et enseignants vivaient difficilement la fin de non-recevoir ou l'agressivité générée par leur souci de bien faire : «Ils sont sympas les Guinéens ! Après tout ce qu'on fait pour eux, et ils te répondent avec leur tête de porte de prison !». Jusqu'à ce qu'un décodage croisé éclaire le ballet et permette de l'ajuster aux besoins des uns et des autres...

FACE, HONTE ET FAUTE

Nos cultures dominantes sont fortement conditionnées par un substrat chrétien qui peut être qualifié de *culture de la faute et du pardon*. Une expression telle que «faute avouée, à moitié pardonnée» est très révélatrice de nos pratiques éducatives et sociales. Pour d'autres cultures dites d'honneur, c'est plutôt la honte qui est mise en avant : une faute avouée, non seulement n'est pas minimisée, mais est au contraire exacerbée ; sa honte rejaillit sur toute la famille, tout le clan.

La consigne culturelle est donc de ne jamais atteindre à l'honneur en public, ce qui n'empêche aucunement de réparer la faute, à condition de sauver la face.

En formation d'adultes, il arrive souvent que des personnes jouissant d'un statut social valorisant dans leur pays d'origine se retrouve en salle de cours dans une position basse d'apprenant débutant. Si, dans la perception culturelle du primo-arrivant, le formateur ou le contexte émet des signaux jugés paternalistes ou condescendants, l'atteinte à la face peut rapidement générer un malaise important. Ce risque est accru lorsque des contentieux historiques viennent souligner le malaise, par exemple entre ex-colonisateurs et ex-colonisés.

RIRE

Rire ne s'apprend pas : c'est un comportement inné. Pourtant, le rire est aussi codé culturellement : de quoi rit-on ? Peut-on rire de tout ? Avec qui et à quel moment ?

Pascale vient d'un milieu populaire liégeois. Elle se paie un fou rire irrépressible dans un congrès européen en Suède, entraînant dans son sillage une partie des collègues de sa délégation. Elle est publiquement rappelée à l'ordre au micro : «Merci de respecter l'assemblée et de ne pas rire pendant le travail !» En culture scandinave, on ne plaisante pas avec le travail...

Mohamed est originaire d'un quartier populaire oranais. Il pratique un humour caustique qui raille les caractéristiques physiques de tout un chacun – y compris les siennes – dans un esprit de dérision et d'autodérision. Il raconte avec délectation que, dans son quartier, un garçon a eu un accident et s'est retrouvé le bras bloqué dans la position d'une anse : «Tout le monde l'appelle la théière !» Son hilarité tombe à froid, personne ne rit... *A contrario*, Mohamed ne conçoit pas qu'on puisse se moquer de la religion ou du prophète. «Comment osent-ils ? C'est interdit ! Ils ne respectent rien. Pour qui ils se prennent ?»

Dans certaines chorégraphies, notamment au Japon, les gens se forcent à rire lorsqu'ils viennent d'avoir une frayeur.

En Wallonie, le rire serait plus souvent associé à la moquerie, voire à une forme d'exercice initiatique où on apprend à relativiser ses défauts. Cependant, les «moqueries» sont elles-mêmes subtilement codées et varient d'un milieu social à l'autre, d'une famille à l'autre. Combien d'entre nous ont fait l'expérience d'une dissonance d'humour entre leur famille et leur belle-famille ? Prend-on les choses au premier ou au second degré ? Rit-on d'une chute spectaculaire, même si la personne s'est fait mal ? Rit-on d'une planche de Kid Paddle ou de l'humour gaulois d'Astérix ? Une blague raciste, sexiste, homophobe est-elle une injure inadmissible ou, au contraire, un rituel dédramatisant ?

L'humour narquois et volontiers salace que pratiquent certains Wallons, dans une forme de bon entendement entre mâles, peut être perçu comme un manque d'éducation et de respect. Saïd n'en revient pas que son formateur cariste du FOREM lui explique la distance à respecter entre deux palettes : «Tu mets deux doigts, comme ceux que je mettais à ma femme quand elle était jeune...» Comment cet homme peut-il à ce point manquer de respect à sa femme et se manquer de respect à lui-même face à des stagiaires ? Quel respect Saïd peut-il avoir pour quelqu'un qui n'a, à ses yeux, aucune dignité ? La tentative du formateur de créer du lien convivial par l'humour provoque ici au contraire la dégradation du lien et la dévalorisation du statut d'autorité.

Keïko, jeune femme tokyoïte de bonne éducation, a appris à se couvrir la bouche de la main pour dissimuler son rire. Elle est incommodée par un gros rire à gorge déployée...

DISPUTE ET RAPPEL À L'ORDRE

Qu'est-ce qui est considéré comme motif légitime de conflit ? Comment commence une dispute ? Comment se clôture-t-elle ? Comment la colère est-elle extériorisée ou contenue ?

Au centre M.E.N.A., quand un Guinéen se dispute avec un Rwandais, il y a intérêt à faire du décodage culturel ! En effet, le mode d'emploi de la dispute guinéenne, c'est qu'on crie jusqu'à ce qu'on ait vidé tout son sac de nœuds et que la colère retombe.

Côté Rwanda, le mode d'emploi c'est que, si on a offensé quelqu'un et qu'on s'en rend compte, on présente distinctement ses excuses et la dispute s'arrête. Malheureusement, quand le Rwandais présente ses excuses et recule, le Guinéen continue de crier, c'est alors le Rwandais qui *monte en sauce* !

En Wallonie, il est tout à fait admis qu'un aîné hausse le ton pour rabrouer un jeune qui dépasse les bornes. Les pères le font avec leurs enfants, les autorités le font avec leurs subordonnés. Dans certaines cultures, la désapprobation par l'autorité se marque au contraire par un ton modéré. Hausser le ton autorise le subordonné à hausser proportionnellement le sien, à condition de rester significativement un degré en dessous de celui qui le rappelle à l'ordre. Plus l'autorité gronde bruyamment, plus son interlocuteur monte en symétrie légèrement décalée. L'effet est exactement opposé à celui escompté et le malentendu est total : l'autorité est disqualifiée, le subordonné est taxé d'arrogance ou de rébellion.

EXCUSES PRÉVENTIVES

Lorsqu'on empiète sur le territoire de quelqu'un, nous utilisons des formules rituelles de pacification : «Pardon, excusez-moi, je suis désolé...». Il est par exemple très important de dire *pardon* ou de s'excuser quand on bouscule quelqu'un par inadvertance. La manière de ponctuer ces formules rituelles diffère cependant d'une culture à l'autre.

En Wallonie, il est courant de s'excuser avant d'aborder quelqu'un dans la rue pour lui demander l'heure... Cette pratique étonne bien des personnes venues d'ailleurs qui, à leur tour, risquent de susciter l'étonnement ou le recul d'un passant si elles demandent l'heure sans passer par le pardon rituel. À l'inverse, en Espagne, il est courant de répondre «*Vale*» (ça va) plutôt que le «merci» attendu par un Wallon à une question aimable.

ACCEPTER / REFUSER

Face à un compliment, nous considérons la plupart du temps de bon ton d'adopter une posture plutôt modeste. À une réflexion du type «Vous êtes ravissante !», il est plutôt incongru – sauf avec humour - de répondre «Oui, je trouve aussi !». (de Salins, 1992)

Par contre, un cadeau ne se refuse pas n'importe comment. «Tiens, je t'offre une bague !» s'accommode mal d'une «Non, je n'en veux pas !». Et ensuite, le cadeau s'ouvre-t-il immédiatement et devant tout le monde ou se range-t-il tout emballé pour être découvert pudiquement dans l'intimité ?

De même, il est courant de refuser poliment une première fois le café ou le petit gâteau qu'on nous offre, pour finir par accepter après un «si tu en as de fait...». Il paraît qu'au Japon, la bonne tenue implique de refuser trois fois une telle proposition avant d'accepter, ce qui risque de laisser mourir de faim et de soif tout Nippon poli non averti des mœurs locales...

Plus délicat encore, ce témoignage de Cécile qui voulait remercier son assistante sociale, non pas en tant que professionnelle, mais en tant que personne qui l'avait accueillie en profonde humanité dans les premières étapes de son parcours d'asile. Cécile fait graver une chaînette en or et l'offre à l'assistante sociale, qui refuse tout net. Cécile est choquée, ne comprend pas. Ce n'est qu'avec un recul de plusieurs années qu'elle a pu décoder le mode d'emploi de l'incident. Son rituel de reconnaissance n'était pas acceptable dans un cadre institutionnel aidant/aidé : le remerciement ne peut communément s'exprimer par un cadeau trop personnel ou ayant une certaine valeur pécuniaire, dont l'acceptation mettrait l'assistante sociale en situation de faute professionnelle (risque de corruption, proximité déplacée...). Il est d'usage – implicite – d'offrir quelque chose de plus neutre, sans grande valeur matérielle, qui puisse demeurer dans le cadre professionnel (un ballotin de pralines, des fleurs, un souvenir du pays qui peut décorer le bureau...).

Pour beaucoup de chorégraphies culturelles cependant, cette consigne est difficile à vivre et à deviner car elle disqualifie le contre-don : empêcher la personne de participer symboliquement à l'échange équivaut à la maintenir éternellement redevable...

INVITER

Comment se comporter lorsqu'on est invité ? Est-ce qu'on va ensemble dans un lieu tiers ou est-ce qu'on s'invite dans l'intimité des maisons ? Est-ce qu'on arrive à l'heure ? Est-ce qu'on mange ensemble ? De quoi parle-t-on ?

C'est la *fancy fair* à l'école. Le directeur est très ennuyé. Les mamans africaines ont fait impression : elles sont restées entre elles tout l'après-midi, parlant fort et ne consommant rien... Les autres parents se sont sentis très mal à l'aise. Quand on *debriefe* l'incident avec les mamans, elles se déclarent elles aussi très choquées du manque d'accueil : on ne leur a même pas offert à boire alors qu'elles étaient cordialement invitées à la fête ! C'est l'occasion pour l'école d'explicitier le mode d'emploi implicite de la *fancy fair* : les parents sont invités à soutenir financièrement l'école, et donc à consommer sur place pour renflouer les caisses... Les mamans expliquent que ce n'est pas un problème pour elles – «En Afrique, l'école est payante...» - mais il fallait le leur dire ! Etant invitées, elles s'attendaient à être accueillies comme telles. «En plus, les gens avaient l'air tristes et il n'y avait aucune ambiance !». Elles se sont fait un devoir d'animer l'assemblée...

RÉPONDRE AUX QUESTIONS

La ponctuation des questions et des réponses est, elle aussi, culturellement codée.

En culture nippone, par exemple, il est très impoli de poser explicitement des questions. La langue japonaise est plutôt connotative et *tourne autour du pot*. Tout le monde comprend de quoi il s'agit et ce serait faire injure à l'intelligence de son interlocuteur que de lui mettre *les points sur les «i»*.

Une pensée logico-déductive, francophone par exemple, apparaît irrespectueuse («vous me prenez pour un imbécile ?») ou pire, comme manipulatrice («vous voulez m'obliger à penser comme vous ?»).

Louis parle kinyarwanda et sa pensée s'inscrit dans une logique circulaire. Il a appris à prendre son temps pour comprendre le sens profond des questions qu'on lui pose, à en soupeser les sous-entendus, à énoncer la longue chaîne d'éléments qui contribuent à y répondre. Il agace terriblement ses interlocuteurs francophones qui attendent une réponse courte et directe à une question qui leur semble claire et ciblée. Comme Louis détourne en outre systématiquement le regard de celui de son interlocuteur, il est interprété comme *bizarre*, voire menteur ou sournois.

À l'inverse, des collègues néerlandophones exténués par un long séminaire bilingue où, comme souvent, l'essentiel des interactions a eu lieu en français, expriment leur agacement face aux questions à rallonge des francophones très bavards, qui disent une chose et son contraire dans la même phrase !

Les Allemands sont obligés de laisser leur interlocuteur finir leurs phrases (le verbe est à la fin !), ils conçoivent mal que les Français coupent la parole à tour de bras et n'hésitent pas à finir la phrase entamée par leur vis-à-vis. (Wismann, 2012)

Rachid veut faire une formation FOREM de trois mois en soudure. Après une séance d'information où la procédure lui est expliquée, il entre dans un parcours de sélection. Il passe une première épreuve écrite pour situer son niveau en français et en math : il la réussit. Il est alors convoqué pour un entretien de motivation. Rachid prépare un CV avec son *jobcoach*, ainsi qu'une lettre de motivation. Lorsqu'il se présente au rendez-vous, il est reçu par un formateur et une psychologue qui l'interrogent sur son parcours «Pourquoi une formation en soudure ?». Rachid répond que c'est pour travailler, gagner sa vie : il y a du travail dans la soudure... «Oui, mais pourquoi la soudure ?». Rachid ne comprend pas la question. Il cherche quoi répondre dans ce qu'il a préparé avec son *jobcoach*.

Il finit par dire que son père a travaillé dans le domaine et qu'il se verrait bien faire la même chose. «Oui, mais ce n'est pas une raison ça ! Pourquoi la soudure ?». Rachid comprend de moins en moins le sens de la question. Il tente quelque chose comme «je suis méticuleux et j'aime le travail bien fait !» mais il ignore les codes implicites qui conditionnent ce type d'entretien : les réponses attendues en termes de compétences et de motivation ne font pas partie de sa chorégraphie. D'ailleurs, il a travaillé en Angleterre et il témoigne que ce n'est pas du tout comme ça qu'on recrute. Dans son mode d'emploi d'origine, comme dans la plupart des modes d'emploi anglo-saxons, on ne commente pas ses propres compétences et surtout, on ne raconte pas sa vie. On montre ce qu'on sait faire et on est évalué par les autres dans l'action : on convient ou on ne convient pas... mais ce n'est pas à soi de le dire...

Dans notre système dominant, le rapport au travail revêt souvent un caractère ontologique. La profession exercée n'est pas seulement une manière de gagner sa vie. Elle véhicule une importante connotation identitaire : il est conseillé aux enfants de choisir des études et un métier qui leur plaisent, il faut être motivé, trouver du plaisir dans le travail... La question «que faites-vous dans la vie ?» est l'une des premières posées lorsqu'on rencontre quelqu'un pour la première fois. Dans d'autres systèmes culturels, cette question peut être perçue comme incongrue, déplacée, voire inquisitrice. Le travail revêt moins d'importance et de connotation sociale : il a avant tout une fonction utilitaire, on travaille pour se nourrir. Certaines questions sur la motivation génèrent la perplexité tandis que d'autres paraissent intrusives ou porteuses d'un jugement dévalorisant.

RÔLE PARENTAL

La relation mère-enfant peut surprendre et être qualifiée de *froide* quand les mamans préfèrent au face-à-face une relation de présentation de l'enfant aux autres ; or dans certaines sociétés, la crainte du *mauvais œil* intime aux parents de ne pas accorder trop d'attention à l'enfant lorsqu'on est en public.

On s'abstiendra de tout compliment ou regard trop appuyé sur l'enfant pour ne pas lui attirer les jalousies et autres mauvaises intentions qui pourraient lui pourrir la vie.

Les relations école/famille sont complexes. Dans la culture scolaire dominante en Fédération Wallonie Bruxelles, il est généralement considéré comme évident que les parents s'occupent de la scolarité de leur enfant, qu'ils supervisent les devoirs, suivent l'avancement des cours... Dans bien des milieux, cette *évidence* ne va pas de soi, soit parce que les parents ne maîtrisent pas les codes scolaires, soit parce que, dans leur système d'origine, les devoirs sont faits à l'école et les parents ne s'en mêlent pas. « Ici, on nous demande vraiment d'être une deuxième maîtresse ! ».

Les parents primo-arrivants doivent être avertis des modalités des tests de QI, par exemple. La plupart des testings sont notoirement connotés culturellement. Outre la maîtrise de la langue, ils impliquent de comprendre les questions, de capter le contexte et le sens des consignes. Les résultats aux tests peuvent être catastrophiques pour qui n'est pas familiarisé avec les exercices proposés. Il faut dès lors considérer ces évaluations avec prudence et prendre en compte le contexte culturel de l'enfant avant d'en tirer des conclusions.

Dans un autre registre, une travailleuse sociale accompagnant une jeune femme somalienne au moment de son accouchement, raconte qu'elle est appelée dans le bureau de l'anesthésiste, qui lui demande si elle estime que la jeune femme est en mesure de signer la décharge indispensable à l'administration de sa péridurale. Étonnée, elle interroge le médecin sur la motivation de sa question. L'anesthésiste déclare que, vu le QI indiqué dans le dossier, elle estime ne pas pouvoir prendre en compte la signature ! Comment se fait-il qu'un test de QI pratiqué à l'hôpital quelques mois plus tôt dans le cadre d'un bilan psychologique et neurologique, à la suite de problèmes scolaires, ait ainsi droit de cité dans le dossier d'accouchement de la jeune maman ? Celle-ci finit par accoucher sans péridurale, dans une incompréhension totale. Quelle confiance cette jeune femme pourrait-elle encore avoir dans les propositions d'aide qui lui seraient faites ?

En turc, il existe une maxime qui dit quelque chose comme : «Je te donne la chair et je garde les os». Pour les parents de milieux populaires, il n'est pas imaginable de se mêler de ce qui se passe à l'école ; c'est l'affaire de ceux qui savent : le maître ou la maîtresse... *A contrario*, il est tout aussi inimaginable que l'école se mêle de ce qui se passe à la maison : «C'est incroyable ! Ils viennent te dire ce que tu dois donner à manger aux enfants, ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire le soir au coin du feu, comment tu dois les faire dormir...».

Des mamans africaines d'une crèche de Liège, à qui un sociologue demande comment elles perçoivent les puéricultrices, déclarent : «Ce sont des sorcières !». Quand le sociologue interroge ce qui motive ce verdict, elles répondent : «Elles n'aiment pas les enfants !». L'interview devient intéressante lorsque le sociologue précise sa question : «Qu'est-ce qui vous fait dire qu'elles n'aiment pas les enfants ?». Les puéricultrices, formées à *faire grandir* l'enfant et notamment à éviter d'être *fusionnelles* avec lui, sont agacées par le comportement très (trop) enveloppant des mamans : «On leur dit de ne pas garder l'enfant corps à corps toute la nuit, qu'il va pleurer toute la journée... mais elles n'en font qu'à leur tête !». Les mamans élevées dans la conviction qu'un humain qu'on laisse seul est *un humain déjà mort* considèrent comme une maltraitance la *dimension verticale* érigée en principe d'éducation... Lorsque, contre leur prescrit culturel et familial, elles finissent par se résoudre à laisser l'enfant à la crèche pour suivre un programme d'insertion socioprofessionnelle, elles arrachent l'enfant à leur peau et le déposent avec ferveur sur les genoux de la puéricultrice qui, conformément aux prescrits de sa formation en psychomotricité, s'empresse de déposer le bambin à une certaine distance. Donc elles n'aiment pas les enfants. Donc ce sont des sorcières... En outre, les mamans déclarent avec conviction qu'il faut tout faire pour éviter de mettre l'enfant à la crèche. «Sinon après, quand l'enfant grandit, il ne veut plus manger la nourriture africaine, il dit que c'est sale !».

Quand on interroge les puéricultrices, il semble évident qu'aucune d'entre elles n'a jamais explicitement exprimé un tel jugement. Pourtant, quand on pousse l'investigation un peu plus loin, quelques-unes reconnaissent volontiers avoir le cœur soulevé lorsqu'elles trouvent dans un linge des coquilles de chenilles ou lorsqu'un petit pot de nourriture dégage une odeur à leurs narines particulièrement incongrue...

PLACE DES ANIMAUX

Jamal est dépité ce matin. Il raconte dans un demi-sourire qu'il a acheté du pain pour nourrir les pigeons. Tandis qu'il émiettait son pain sur le trottoir, amusé par le ballet des oiseaux, la police l'a interpellé et lui a signifié que c'était strictement interdit. Jamal est très étonné. «Pourquoi c'est interdit ? C'est du bonheur les pigeons... Les *hammamas* sont des créatures de Dieu !». Quand il apprend en sus que les pigeons urbains font régulièrement l'objet de campagnes d'éradication, il est atterré et nous regarde avec des yeux apeurés.

Mamadou n'en revient pas. Invité chez son formateur, il est horrifié de rencontrer à la maison deux chiens confortablement installés dans le salon. Le statut du chien en Wallonie, son omniprésence, son intégration au sein de la famille, les attentions qui lui sont portées... sont pour lui autant de sujets d'étonnements, voire d'effroi. Selon lui, les chiens font fuir les anges ; là où ils passent, on ne peut plus prier. Par contre, il déclare n'avoir aucun souci avec les chats... : «Ben non, ce n'est pas du tout la même chose !».

Autre témoignage médusé : «Tu sais, l'autre jour, j'ai vu une femme qui pleurait dans la rue pour un petit chien qui avait froid. Il y avait un SDF juste à côté, elle ne l'a même pas regardé ! Comment c'est possible ça ? Les chiens passent avant les gens ?».

EN GUISE DE CONCLUSION

En cas de dissonance, la posture de décentration consiste à poser *a priori* l'hypothèse d'une chorégraphie culturelle différente à l'œuvre implicitement dans le malaise ou le conflit. Ce n'est bien sûr qu'une hypothèse, mais dans mon expérience, elle a souvent été une alternative intéressante au jugement de valeur hâtif ou catégorique. C'est en quelque sorte une bonne habitude intégrative qui «réfléchit en miroir» ce qui est finalement attendu d'une personne venue d'ailleurs à qui on demande de s'adapter. S'adapter, oui mais comment ?

Peut-être par cette prise de risque bienveillante qui invite chacun à ouvrir la relation au moment même où elle pourrait se fermer. La décentration semble avoir, à cet égard, un effet apaisant presque immédiat : c'est un rituel puissant.

Une dernière anecdote pour l'illustrer. Je me trouve en formation en plein milieu d'un exercice. Vers 10h, le vibreur de mon téléphone m'avertit d'un appel. J'y jette un œil et je vois que l'appel vient d'un jeune homme avec qui j'ai travaillé il y a quelques mois et dont je qualifierais le profil de particulièrement sensible – disons «parano» face aux signaux qui réveillent chez lui le sentiment d'être indésirable en tant qu'étranger. Intriguée, je sors du groupe pour l'appeler. J'entends à l'autre bout du fil, sans autre formule introductive : «Ah Danielle, dis, j'ai une question ! Je suis arrivé ce matin au boulot et le patron était accroupi en train de travailler. Il a passé son bras dans son dos, juste comme ça pour me saluer, il ne m'a pas regardé et il a continué de travailler. **Il y a un message ?**». Je réfléchis une seconde et demie et je réponds : «Ecoute, à vérifier pendant la journée, mais je ne crois pas. Pour moi, s'il y avait un message, il ne t'aurait pas salué du tout. Il a voulu te saluer malgré qu'il soit complètement plongé dans son travail. Il était concentré, sûrement sur quelque chose d'urgent, mais il a voulu te saluer tout de même, à sa manière. Pour moi, il n'y a pas d'autre message. Mais vérifie.». J'entends de l'autre côté : «Ah, OK, alors ça va ! Merci hein !». Et il raccroche. Je reste un peu

interrogative, puis je souris de tout mon être.

Incredible cette démarche ! Ce jeune homme qui, il y a peu, aurait probablement réagi en mode «impulsif parano», fait un arrêt sur image et m'appelle pour vérifier d'abord s'il y a un message... Ça veut dire qu'il a intégré le mode d'emploi ! Au moins en partie. Son hypothèse spontanée («encore un raciste !») avec son cortège de conséquences sur la relation de travail, a été tempérée par un réflexe de décentration ! J'ai bien fait de répondre...

Évidemment, la question se corse lorsqu'on quitte le terrain explicatif des simples images-guides pour s'aventurer du côté des contentieux historiques, des archaïsmes et des refoulements mis en évidence par Margalit Cohen Émerique (Crutzen, 2013). L'histoire et les rapports de domination entre les peuples, les cultures, les conditions sociales, pèsent lourdement sur les inconscients collectifs. À l'instar des mécanismes de défense développés par les individus traumatisés pour circonscrire des souffrances psychiques insupportables, nombre d'épisodes douloureux de l'Histoire sont refoulés collectivement pour protéger nos rétines consensuelles des brûlures trop violentes et des atteintes à la conscience de soi/des siens.

Plus les implicites plongent dans les profondeurs du refoulé, plus la composante émotionnelle est importante : arrivent alors en force les sujets qui fâchent, générant depuis la nuit des temps de puissants et irrationnels comportements de défense (peur, déni, agressivité, repli, désignation de boucs émissaires...). Les médias et l'actualité récente nous en révèlent quotidiennement le terrible potentiel de nuisance.

La complexité de nos implicites refoulés mérite un développement en soi, qui fera l'objet d'un troisième volet de notre réflexion. Cependant à ce stade, dans le contexte des tensions sociétales ambiantes, je voudrais clôturer ce livret par une ouverture réflexive sur nos positionnements professionnels en la matière, sur les regards que nous posons sur l'autre venu d'ailleurs, et plus particulièrement sur **la valeur de nos paroles**. C'est qu'autour des décodages culturels se joue notamment la question de nos rituels d'accueil en contexte multiculturel, et bien sûr de nos modes d'emploi de la relation.

À cet égard, Jean-Claude Métraux (2011) nous invite à interroger la façon dont nos modes d'emploi culturels et professionnels traitent les migrants et leurs récits de vie souvent douloureux. Nombreuses sont les situations où l'autre est sommé de s'expliquer, de décliner son identité, de justifier ses modes de fonctionnement. A l'inverse, le professionnel de l'accueil est plutôt encouragé à maintenir une communication de surface, à ne surtout pas s'impliquer.

Jean-Claude Métraux nous interpelle alors en distinguant ce qu'il nomme les paroles monnaies, les paroles précieuses et les paroles sacrées. Les **paroles monnaies** ont un sens littéral et s'adressent à n'importe qui ; elles n'ont aucune signature et sont purement utilitaires. Les **paroles précieuses** portent la marque de leur donateur et nécessitent la confiance ; elles construisent un lien d'alliance et sont suffisamment intimes pour ne pas être semées à tout vent. Quant aux **paroles sacrées**, elles ont à voir avec la communauté, le cercle intérieur, l'identité collective ; elles sont de l'ordre du secret, ni caché ni divulgué, et impliquent parfois que soient respectées les bouches cousues. L'auteur nous rappelle que tisser une véritable alliance exige une réciprocité équilibrée et l'apprentissage du recevoir. Pourtant nos cadres professionnels assignent la plupart du temps soignants et travailleurs sociaux à de simples paroles monnaies, sans engagement ni expression en profondeur. Tandis que patients et personnes aidées tentent régulièrement tant bien que mal de nous offrir des paroles précieuses, voire des paroles sacrées, dont notre culture professionnelle ne sait que faire...

«Nous sommes sans cesse guidés par la métaphore de la mère nourricière, adoptons le vocabulaire de l'aide, nous considérant «aidant» et *a fortiori* donateurs (de soins, de prestations sociales, d'enseignements). Les autres, quoi qu'ils fassent, demeurent les «aidés». (...) En laissant entrevoir par notre prétendue générosité l'étendue infinie de notre richesse, nous endettons l'autre pour l'éternité.» (Métraux, 2011, p. 187)

Il me semble qu'il s'agit là aussi d'un conditionnement culturel profond de notre inconscient collectif : une profonde inégalité des termes de l'échange qui, sous couvert de discours égalitaires, apparaît dans les faits comme la plus normative des évidences... Nous ne sommes pas égaux !

Pour pallier cet échange inégal, s'agit-il d'abord de le débusquer, de le reconnaître, de l'énoncer. Le décodage culturel ne serait-il pas une façon de remobiliser nos intelligences collectives, de rééquilibrer les échanges, de repositionner les uns et les autres à égalité, notamment dans une exigence commune de décentration ? Un regard et une posture qui autorisent, appellent, légitiment paroles précieuses, et parfois sacrées...

À défaut de quoi, l'exigence est à sens unique : c'est l'*autre* qui, de manière univoque, est sommé de s'adapter, de s'ajuster, de se décentrer ! Probablement pas la meilleure manière de traiter les sujets qui fâchent...

BIBLIOGRAPHIE

- Caroll, Raymonde, (1985), *Evidences invisibles : Américains et Français au quotidien*, Paris, Seuil.
- Cohen-Emerique, Margalit, (1984), Choc culturel et relations interculturelles dans la pratique des travailleurs sociaux. Formation par la méthode des incidents critiques, *Cahiers de sociologie économique et culturelle (ethnopsychologie) n°2*, Le Havre, édition.
- Cohen-Emerique, Margalit, (1986), La formation des praticiens en situations interculturelles. Le choc culturel : méthode de formation et outil de recherche – approfondissements, *Actes du Colloque, L'interculturel en Education et Sciences Humaines*, Toulouse, Publications de l'Université de Toulouse - Le Mirail.
- Cohen-Emerique, Margalit, (1989), Représentations et attitudes de certains agents de socialisation (travailleurs sociaux) concernant l'identité des migrants et de leurs enfants, *Socialisation et Culture*, Toulouse, Publications de l'Université de Toulouse - Le Mirail.
- Cohen-Emerique, Margalit, (juin 1990), Le modèle individualiste du sujet. Ecran à la compréhension des personnes issues de sociétés non-occidentales, *Cahiers de sociologie économique et culturelle, n°13*, Le Havre, Institut De Sociologie Économique Et Culturelle.
- Cohen-Emerique, Margalit, (2011), *Pour une approche interculturelle en travail social. Théories et pratiques*, Rennes, Presses de l'École des Hautes Etudes en Santé Publique (EHESP).
- Crutzen, Dany, Amoranitis, Spyros, Godfroid, Julie, Manço, Altay, Partoune, Christine, Sensi, Dina, (2010), *Développer le mainstreaming de la diversité*. Recueil analytique d'intervention pour la valorisation de la diversité, Liège, Publication de l'Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations (IRFAM).

- Crutzen, Dany, (avril 2010), L'autolouange : une pratique transculturelle à développer, PUZZLE. *Les Actes de l'Université d'été 2009. L'émancipation sociale à l'école. De l'utopie vers la réalité*, Bulletin n°27, sous la direction de Dumortier Jean-Louis et Van Beveren Julien, Liège, ULg - Centre Interfacultaire de Formation des Enseignants (CIFEN).
- Crutzen, Dany, (2011), Les travailleurs sociaux, passeurs de frontières, *Enfants en exil. Exils d'enfance, numéro spécial Les Politiques Sociales, n°3 & 4*, sous la direction de Desomer Valérie et Dutrieux Bernard, Bruxelles, Service Social Dans Le Monde asbl.
- Crutzen, Dany, (2012), La co-construction comme alternative à la tolérance, *Conceptions du dialogue interculturel en Wallonie et à Bruxelles*, Collection Culture-Education permanente, n° 16, Bruxelles, Communauté Française Wallonie Bruxelles (CFWB), Service de l'Education permanente..
- Crutzen, Danny et Debatty, Jacques, (2010), *Entre-prendre la violence à l'école. Apprendre à réfléchir en communication de crise*, Liège, Edi.pro.
- Crutzen, Dany, (29 novembre 2013), Compétences langagières des enfants de milieux précarisés multilingues. Professionnaliser l'accueil pluriculturel et plurilingue, *Contribution au Colloque «Valoriser les compétences langagières des jeunes enfants»*, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin.
- Crutzen, Dany, (2013), *Interculturel : questionnements et balises*, Collection Méthodologie, Seraing, Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnel (CDGAI).
- Crutzen, Dany, (mai-juin 2014), Et si c'était le Petit Prince..., *TRACeS de ChanGements, Dossier Qu'est-ce que l'école rate ? n° 216*, Bruxelles, Changement pour l'Egalité.

- Dasen, (1990) ; Wassmann & Dasen, (1994), cités par Gajardo, Anahy, Dasen, Pierre, (2006), Des ethnomathématiques à l'école ? Entre enjeux politiques et propositions pédagogiques. In *Formation et pratiques d'enseignement en questions*, n°4, FPSE Université de Genève, pp. 121-138.
- De Salins, Geneviève-Dominique, (1992), *Une introduction à l'ethnographie de la communication. Pour la formation à l'enseignement du FLE*, Paris, Didier.
- Despret, Vinciane, (1999), *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie de l'authenticité*, Le Plessis-Robinson Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, Paris, Edition La Découverte - Les empêcheurs de penser en rond.
- Doidge, Norman, (2008), *Les étonnants pouvoirs de transformation du cerveau. Guérir par la neuroplasticité*, Paris, Belfond.
- Hall, Edward T., (1971), *La dimension cachée*, Paris, Seuil.
- Hall, Edward T., (1984), *Le langage silencieux*, Paris, Seuil.
- Hall, Edward T., (1984), *La danse de la vie*, Paris, Seuil.
- Hopgood, Mei-Ling, (2013), *Comment les Eskimos gardent les bébés au chaud et autres aventures éducatives du monde entier*, Mont Royal, J.C. Lattès.
- Levy, Isabelle, (2013), *Guide des rites, cultures et croyances à l'usage des soignants*, Louvain-La-Neuve, De Boeck-Estem.
- Métraux, Jean-Claude, (2011), *La migration comme métaphore*, Paris, La Dispute.
- Wexler, Bruce E., (2006), *Brain and Culture : Neurobiology, Ideology and Social Change*, Massachusetts, Massachusetts Institute of Technology (MIT) Press.
- Wissmann, Heinz, (2012), *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel Bibliothèque Idées.

Intéressé-e par :
D'autres thèmes de publications pédagogiques ?
Des ateliers d'échanges de pratiques ?
Des formations ?
Des supervisions individuelles ou collectives ?

www.cdgai.be

+32 (0)4 366 06 63
info@cdgai.be

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl**
Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B - 4102 Seraing
Belgique

Dans la continuité du premier livret «**Interculturel : questionnements et balises**» (Crutzen, 2013), ce deuxième livret prolonge la réflexion sur la démarche interculturelle inspirée des travaux de M. Cohen Emerique.

L'auteure illustre le processus de décentration par une série d'exemples concrets mettant en scène le décodage culturel en tant qu'outil de communication et de résolution de problèmes.

Le propos est au service de nos pratiques quotidiennes : comment faire pour expliciter des implicites culturels en situation professionnelle ?



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles